Zeitschrift: SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways
Herausgeber: Schweizerische Bundesbahnen
Band: 1 (1927)
Heft: 4

Artikel: L'hiver en Suisse
Autor: Cornut, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-780911

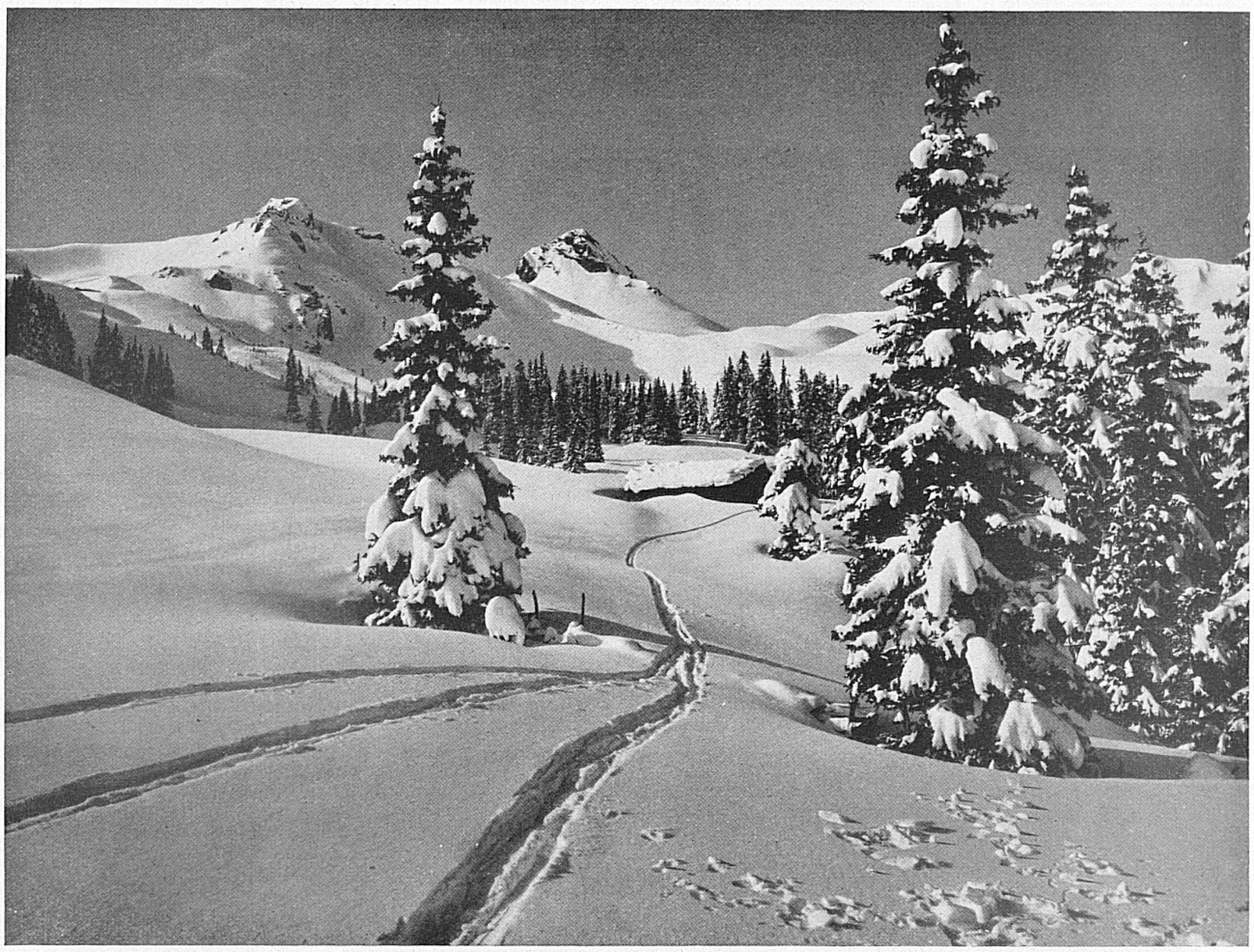
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Sur le Col de Hahnenmoos / Am Hahnenmoos-Pass *Phot. Gyger, Adelboden*

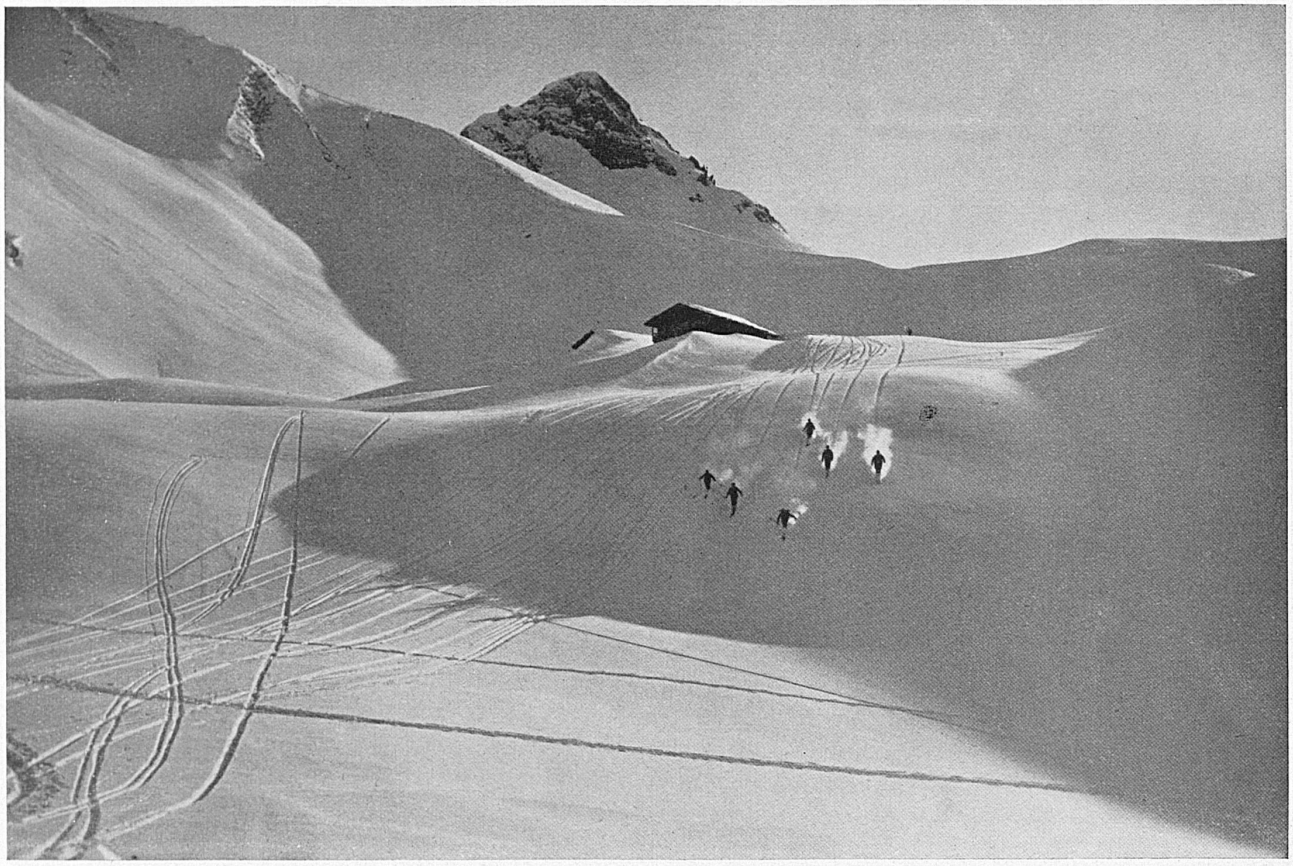
L'HIVER EN SUISSE

Pendant des jours et des nuits, il a neigé sur la montagne. Aujourd'hui, sur l'alpe blanche, dans un ciel rasséréné, se lève un soleil blanc dont l'éclat n'a rien de l'aridité fauve et dévorante de l'été; dans cette lumière qui ruisselle de toutes parts et qui rayonne même de la neige, s'insinue une fraîcheur tonique et pénétrante où tous les êtres se sentent revivre. Même les lourds bestiaux gambadent dans toute cette blancheur, et l'homme le plus morose voudrait courir et s'ébattre comme à quinze ans.

Entre les sommets blancs qui sortent de la tourmente avec une splendeur nouvelle, s'abaisse, ondule, s'enfle, se balance et se relève insensiblement, en une seule grande courbe d'un éclat doux de plume de cygne, l'immense vague de neige sous laquelle, à part le filet de fumée bleue qui monte des cheminées à trappe, tout disparaît dans le vallon.

Telle est, depuis les premiers jours du monde, la magnificence de la montagne en hiver. Et pourtant, jusqu'au milieu du siècle dernier, les hommes d'en bas n'en connaissaient guère que les rochers noirs et brûlés des jours d'été. Un alpiniste de premier plan, Eugène Rambert, écrivait en 1867: « La montagne en hiver passe pour inabordable. » Il a, plus que personne, contribué à détruire cette légende; aujourd'hui, au milieu des chalets noircis et des sapins quatre fois centenaires, s'élèvent partout, en Valais, dans l'Engadine, sur les collines de nos lacs, dans tous les Oberlands, sur tous les belvédères du Jura, des hôtels ou stations d'hiver qui joignent au confort des villes la cordiale simplicité montagnarde. Dressé au centre du continent, le monde des Alpes, où convergent la plupart des grandes lignes européennes, où montent des centaines de funiculaires et de rampes électriques, est devenu accessible aux malades eux-mêmes, et habitable au cœur de l'hiver.

Si la montagne guérit souvent, elle fortifie toujours. En été, ses hôtes d'un jour la gâtent parfois, dit-on, pour ne pas oublier Londres ou Paris; mais les sports d'hiver rétablissent l'harmonie entre la nature et l'humanité. Ces jeux sont les plus salubres, les plus joyeux qu'il y ait au monde. Il y en a pour tous les âges, il y en a pour tous les goûts; et les dames s'y distinguent par leur élégance fière qui met en valeur la souplesse



Phot. Gyger, Adelboden

Alpe Geilskumi près Adelboden. Descente en ski sur la neige poudreuse / Alp Geilskumi bei Adelboden. Heimfahrt im Pulverschnee

de leur jarret. Sur les pentes de neige battue glissent par centaines ces petits traîneaux qui portent le nom local de luges, et qui filent comme l'éclair, leurs patins d'acier rayant la piste d'un double trait de stylet. Mais la luge isole le lugeur: sur la rampe rapide, il doit éviter ses semblables; sinon, gare au choc. Le bobsleigh remédie à ce défaut; c'est le long traîneau à six places où jeunes et vieux partagent fraternellement les plaisirs et petits risques de la glissade. En avant, d'un talon vigilant, le chef dirige, assure ou rétablit l'équilibre. Mais parfois, tout chavire; et l'on roule, et l'on rit, et l'on se relève poudré à frimas.

Parlerai-je du patinage, du curling, du hockey, du ski, cette botte de sept lieues qui voltige à de vertigineuses hauteurs? Mais on ne peut se douter, à moins d'y prendre part, des intimes délices que réservent tous ces sports dans les champs de neige ou sur les lacs de glace encadrés de sombres sapins.

Puis, quand le soleil rouge disparaît derrière la montagne blanche aux longues ombres violettes, on rentre, le sang fouetté par le froid vif et sec; on a grand'faim; on fait grand feu dans le hall de l'hôtel; et les jeux de société succèdent sous les lampes aux vifs ébats de la journée.

Dans cette joie pure des sports les plus salutaires, le cœur s'ouvre à toutes les émotions vivifiantes. Si les stations d'hiver, l'Engadine à part, n'atteignent pas souvent, ne dépassent guère les 1600 mètres d'altitude, elles s'abritent pour la plupart dans les replis des plus fières cimes des Alpes; parfois même, de son balcon, on peut contempler face à face les grandes Vierges de neige et de feu. Elles nous sont familières et voisines; d'elles à nous descend, la nuit venue, le souffle des espaces infinis, dont les Alpes sont le seuil de cristal, dont les étoiles semblent les rampes de flamme. Et leur grand silence nous enveloppe, dans notre sommeil, d'une blanche sérénité.

Dans la paix du home montagnard aux parois de bois, qui fleurent bon le sapin ou l'arole, ne craignez pas la monotonie des existences recluses où rien ne se passe, où l'on ne voit rien: la fenêtre de votre chambre encadrera presque toujours le plus vaste ou le plus grandiose horizon. Et c'est aussi, dès le retour de mars, une première loge d'où vous suivrez les péripéties du drame le plus émouvant: en toute sécurité, on voit se dérouler en flots d'argent sur les flancs de toutes les cimes, avec un éclat de tonnerre, on entend bondir, s'abîmer des centaines d'avalanches. C'est le joyeux tapage par où s'annonce le jeune Printemps.

« Déjà! » va s'écrier plus d'un lugeur. Sur le front blanc de la montagne éclate la plus pure lumière; mais à ses pieds se traînent les brouillards glacés, qui submergent les lieux bas comme un lac de tristesse et d'ennui. Tel de mes amis, que j'ai trouvé là-haut en bras de chemise, au grand soleil de février, m'a déclaré qu'il ne voudrait jamais redescendre:

«Là-bas,» me dit-il, en me montrant la plaine, «il fait si sombre, il fait si froid.» *Samuel Cornut.*